

## Secrets de sage-femmes

Lorsque j'ai décidé de changer de nom, de changer de langue et de pays, je savais que je laissais derrière moi bien plus qu'une simple identité. Ce que je laissais derrière moi, derrière nous, ma si tendre petite âme, c'était le poids de ce qui, par ces mystères de l'existence, fut à la fois le plus lourd et le plus délicieux secret de ma vie : ta naissance. Lorsque tu ouvriras ce billet, je ne serai plus. Et comme tu seras bientôt mère à ton tour – le Ciel ayant l'ironie de me faire mourir après avoir accouché toutes les femmes de Genève sauf ma propre fille – je veux croire que ton cœur de mère comprendra. Sache que le mien trouve, à l'heure terrible de devoir te quitter, quelque réconfort, et même quelque regain de vigueur, à te consigner par cette dictée à notre brave Maria en qui j'ai toute confiance, ce que je ne pouvais me résoudre à te cacher éternellement. Je sais que ta bonté pardonnera à la fois le retard et le style désordonné de ce récit, que je ne sus entreprendre plus tôt et qu'il me faut cependant achever à la hâte avant ce soir, puisque nul ne sait si j'en serai capable demain.

J'entends encore ton « *perché mamma ?* » du haut de tes sept ans lorsque j'instaurai la règle de ne plus parler qu'en français. Nous venions de quitter Venise et je voulais que tu sois une parfaite petite Française – « comme parrain et marraine » te dis-je, t'en souviens-tu ? Ah, crois-moi que ces deux êtres sont bien les seuls qui m'aient fait hésiter à partir. Combien la décision de te priver de leur affection me causa du tourment ! Ils sont les seuls amis que je regrette de notre ancienne vie. Oui, ces mots te surprendront : Elisabeth ne fut jamais ta tante, ni ton cher Ludovic ton cousin. Mais ils sont bien plus sans doute ; c'est la charité la plus gratuite qui a guidé leur grand cœur, et tu vas découvrir dans ce qui suit que des étrangers généreux valent bien mieux qu'une famille hostile. La brave Elisabeth n'eut pas plus de frère mort au combat que je n'eus de mari, et ce père de légende ne fut inventé que dans le but de te protéger. Mais ne t'attriste pas en apprenant que le sang qui coule dans tes veines, et bientôt dans celles de ton enfant, n'est pas celui d'un héroïque soldat français mort pour son roi (que ces mots semblent étranges aujourd'hui, après tout ce qu'il s'est passé, pauvre roi de France !). Le sang de ton véritable géniteur ne saurait te faire rougir : il est celui d'un puissant patricien vénitien... que tu te garderas bien de chercher à connaître car lui aussi est mort depuis longtemps dans les plus affreuses circonstances, et ses fils, tes frères, entretiennent à notre endroit la plus farouche détestation.

Tu voudras sans doute savoir comment une humble orpheline de Padoue comme ta mère a bien pu rencontrer un patricien. Voilà : la petite vannière que j'étais vendait ses paniers au marché de Prato della Valle. Un jour de juin qu'un marchand, profitant de ma gentillesse, me vola ma plus belle pièce – un berceau galbé du plus bel osier – sous prétexte de le montrer à son associé pour m'en faire une commande, je dus selon le règlement du marché faire une déposition au Palais du Provéditeur. Alors que je m'éventais à l'aide d'un fond de panier inachevé dans l'étroit couloir où l'huissier me fit attendre (c'était le jour du solstice, la chaleur était étouffante), mon éventail improvisé heurta un magnifique lustre de verre coloré, lequel se brisa en mille morceaux sur le sol. J'en fus tellement abasourdie, honteuse et mortifiée que j'en perdis connaissance ; tout ce dont je me souviens est le regard de cet homme inconnu qui ne me sembla point inconnu. Un regard perçant et doux à la fois. « Ce n'est rien, *signorina* » me dit-il en m'aidant à retrouver mes esprits. Je compris à la façon dont s'adressaient à lui les secrétaires de chancellerie que c'était le provéditeur Cavalli en personne. Un homme à l'allure assurément aristocratique, et à la physionomie fort agréable. « Je m'en occupe » lança-t-il aux officiers qui récoltaient le verre – officiers qu'il m'interdit d'aider « vous aller vous blesser », tandis qu'il me fit entrer dans son bureau.

Oui, ton père était le plus élégant des hommes – et cette élégance m'inspirait une étrange admiration mêlée de peur. C'est avec le plus grand naturel qu'il prit ma déposition après m'avoir fait décliner mon état. Quand il comprit que je n'avais ni père ni oncle, ni frère ni mari, et entendit dans quel quartier je demeurais, il déclara qu'une « *signorina* comme moi » ne devait habiter dans de telles conditions, et s'offrit de me faire déménager chez une logeuse de sa connaissance, à Prato della Valle. Je le remerciai de sa sollicitude mais déclinai cette offre bien au-dessus de mes ressources. Il me pria de ne point le tourmenter pour ces détails et de le laisser se charger de tout. Il me demanda le prix du berceau volé, m'en donna le double, et me congédia. J'aurais dû refuser mais il ordonnait tout en homme habitué à se faire obéir. Comment te dire le transport où je me trouvais ? Je rentrai chez moi en pleurant et riant à la fois. Le matin suivant, un officier frappa à ma porte, déclarant qu'une calèche était à disposition sur ordre du provéditeur. Je rassemblai mes affaires et fis ce qu'on me dit. On me conduisit dans un petit appartement en tout opposé au mien : salubre, fort lumineux et doté d'une grande fenêtre donnant sur la place. Le soir même je reçus la visite de mon bienfaiteur.

Il m'invita à souper, nous parlâmes le plus tendrement du monde et il me flatta de promesses de plus en plus incroyables... que je crus – ah qu'on est idiot à dix-huit ans ! Que veux-tu, j'étais seule au monde, j'avais faim, et je croyais encore aux contes de fées. Quand

mon ventre commença à s'arrondir, il en parut heureux. Il me dit qu'il me fallait la meilleure sage-femme de Venise, la sage-femme française qui habitait à la *Frezzeria* et qui avait si diligemment accouché « sa femme ». *Sa femme* ! Il prononça ce mot avec le naturel le plus déconcertant, feignant l'étonnement devant ma stupeur. Je te laisse imaginer la violence de ma déconvenue. J'appris par la suite qu'il était marié à une Dolfín, autant dire la crème de l'aristocratie, et que cette femme respectable et en pleine santé lui avait donné deux jumeaux alors âgés de cinq ans.

Je sombrai aussitôt dans une mélancolie terrible, qui m'inspirait les idées d'autant plus noires que le souvenir de ma propre mère, morte en couches après avoir donné naissance à un petit frère mort-né, se mit à me hanter comme un spectre. Mon état se dégrada si rapidement que je crus te perdre, et je te confesse que dans mes dispositions d'alors je ne l'aurais point regretté. Mais tu t'accrochais à moi plus que moi-même, et ce fut toi sans doute qui nous tint en vie toutes les deux. Deux mois avant le terme, je ne tenais plus debout ; aussi ton père me fit-il déménager chez cette sage-femme française qu'il sut convaincre de me prendre en pension en raison de mon état – d'autant que lui-même, ayant terminé sa mission de provéditeur à Padoue, devait rentrer à Venise, où il brigait un poste de sénateur. A l'entendre, m'installer auprès de lui sans en rien dire à sa femme semblait la chose la plus naturelle. Cette sage-femme française à qui nous devons la vie et bien plus, tu la connais : notre bonne Elisabeth Arquier. Elle était déjà veuve, et vivait avec son fils, ton « cousin » Ludovic qui avait alors quinze ans. Elle m'installa dans une chambre minuscule mais confortable, d'où je voyais et entendais toute l'activité de cette maison qui ne désemplissait presque jamais. Outre les demandes incessantes pour accouchements imminents, je voyais de véritables défilés de nourrices venant proposer leurs services chez cette femme énergique qui semblait connaître toutes les familles aisées de la ville et qui, sachant aussi écrire, rédigeait les contrats d'allaitement.

L'énergie époustouflante de cette femme avait de quoi donner le tournis ; mais loin de me fatiguer, sa vivacité et son entrain me rendirent peu à peu le goût de vivre, et une lueur d'espoir. Son accent charmant et sa bonne humeur eurent jour après jour raison de ma mélancolie. Plus que tout, j'aimais l'entendre parler en français avec son fils. Cette langue douce m'inspirait confiance ; aussi lui demandai-je de m'enseigner quelques mots, et ce jeu nous divertit tous les trois. Elle fut pour moi une mère, une sœur, une amie ; et aussi vrai qu'elle opéra le miracle de ta naissance, elle opéra celui de ma renaissance.

Je me souviens comme si c'était hier de ce dimanche de Pâques où tu vins au monde. Les cloches de San Marco sonnaient à tout rompre, et celles de San Moisè faisaient tant trembler

les murs que je ne savais dire si c'était elles ou mes efforts qui t'aidaient à sortir. Que tes jeunes oreilles aient résisté à un tel vacarme n'est qu'un miracle de plus. J'étais au Ciel, mais bien vivante, et il me semblait naître autant que toi, petite rose qui ressuscita le cœur de ta maman. Elisabetta te porta aux fonts baptismaux le jour même ; Ludovic tint à l'accompagner, et nous sachant seules au monde, ils se déclarèrent spontanément tes parrain et marraine. Moi qui me croyais abandonnée, déshonorée et définitivement perdue, je recevais ce jour béni une fille, une mère, et une famille.

Le lendemain, nous eûmes la visite d'un valet de ton père, qui à dire le vrai parut presque étonné de nous voir en vie. Apprenant que tu étais une fille, il salua d'une manière qui me fit comprendre que celui qui avait jusque-là pourvu à toutes les dépenses ne nous donnerait plus une livre. Mon pressentiment fut malheureusement avéré. Ludovic tenta plusieurs démarches, jusqu'à aller le trouver aux abords du Palais du doge, pour lui rappeler ses devoirs alimentaires les plus élémentaires ; mais il prétendit ne point nous connaître.

Dans cette misère, Elisabeth, loin de nous chasser ou de nous faire sentir la moindre gêne, ne cessait au contraire de nous insuffler son insubmersible confiance « les ennuis, ça veut dire qu'on est en vie ; tout va finir par s'arranger ». Elle m'avança de quoi acheter de l'osier, et je refis un berceau plus beau encore que celui que j'avais perdu. Une patricienne s'en émerveilla et l'acheta à prix d'or. Encouragée par ce succès, je continuai, et réussis à la dédommager au moins des repas. Mais qu'était-ce au regard de tout ce qu'elle faisait pour nous ? Ces considérations ne semblaient pas même l'effleurer. Elle était de ces êtres qui font ce qui leur semble juste et n'en attendent aucune reconnaissance particulière.

Cela ne l'empêchait pas de m'encourager à mener un procès pour réclamer les aliments auxquels nous avons droit. A l'époque, saisir la justice vénitienne contre un patricien refusant de reconnaître son enfant illégitime me parut extravagant et autant dire perdu d'avance. Mais après avoir sauvé le fils d'un avocat au terme d'un accouchement particulièrement périlleux, Elisabeth convainquit l'homme de loi reconnaissant de m'assister de son conseil. Voilà comment l'humble fille-mère de province que j'étais osa tenter un procès contre le sénateur Cavalli. Cette procédure longue, que les arguties des avocats de ton père rendaient des plus pénibles, faillit bien me coûter la santé. Mais Elisabeth m'encouragea – ce qui fut d'autant plus méritoire que cette activité, non contente de lui coûter de l'argent, réduisait le temps que je pouvais consacrer à mes travaux de vannerie. Ce procès intense dont les rebondissements successifs réclamèrent sept ans de duel judiciaire contre les meilleurs juristes forgea mon caractère et m'apprit la persévérance. Ludovic m'aidait beaucoup en te gardant pendant que je me consacrais aux diverses démarches. Comme il prenait son rôle de parrain très au sérieux, je

l'encourageais à te parler en français. C'est ainsi que tu appris à parler dans cette langue délicieuse, et que je l'appris en même temps que toi.

Un jour où il t'avait emmenée t'exercer à tes premiers pas sur la *Piazza San Marco*, Elisabeth me dit « j'ai un cas difficile : elle est tellement grosse qu'il doit y en avoir deux ; viens avec moi ». Je l'accompagnai et assistai à mon premier accouchement – en comparaison duquel le mien avait été une bagatelle. Deux gros bébés furent finalement extraits, dont l'un sauvé *in extremis* d'un étouffement. Elisabeth était vraiment à la hauteur de sa réputation. Admirative, je lui demandai plus précisément d'où elle tirait son art ; elle m'expliqua qu'elle avait appris d'une certaine Madame du Coudray, la mère des sage-femmes françaises. Je ris, croyant que « sage-femme » désignait en français une femme sage. Quand je compris le sens de ce terme, il me parut extraordinaire – et il lui allait si bien ! Son succès grandissant requérant bientôt plus que ses propres forces, Elisabeth me demanda un jour si je voulais l'assister, et qu'elle me forme à son art. Moi qui pour rien au monde n'aurait aimé faire la *comare*, l'idée de devenir une « sage-femme » de sa trempe ne me déplut pas. Et comment refuser d'aider celle qui m'avait si généreusement ouvert sa porte, sa table et son cœur ?

C'est ainsi que je progressais dans l'art d'accoucher, un art exigeant, incertain et parfois si tragique, mais dont chaque succès me faisant revivre le miracle de ta naissance. Malgré le surcroît de travail qu'il imposait, cet apprentissage me permettait d'oublier momentanément les tracasseries d'un duel judiciaire de plus en plus féroce. Au bout de trois ans de batailles interrompues par toutes les chicaneries que les avocats de ton père parvenaient à inventer, les juges de *Quarantia* finirent par voter le *bene probatum* de la filiation, et que tu recevrais par conséquent les aliments et une dot. Elisabeth et Ludovic exultèrent autant que moi. Nous nous apprêtions à fêter cette victoire quand une nouvelle nous frappa comme la foudre : ton père s'était donné la mort. Le choc fut terrible, et tout bascula. L'exécution de la sentence fut suspendue pour cause de succession ; et surtout, le bruit commença à courir dans la ville que nous étions responsables de ce drame. Ce procès qui avait entaché la réputation d'un sénateur, et de toute sa *Casa*, avait défrayé la chronique judiciaire et suscité des remous dans le peuple comme au sommet de l'Etat. L'année qui s'ensuivit s'annonça des plus difficiles. L'avocat de ton père prit fait et cause pour ses fils héritiers, et la pitié changea de camp : face à la veuve et aux deux orphelins, c'est moi qui faisais désormais figure de harpie. Un jour au marché du Rialto, je saisis une conversation de maraîchers à propos de « la bâtarde Cavalli et la putain de Padoue », et je compris que tu ne pourrais jamais grandir dans cette ville. Je nous cachais autant que possible, tout en cherchant à faire exécuter la sentence qui nous donnerait la possibilité financière de partir.

C'est dans ce contexte pénible qu'Elisabeth, qui connaissait de plus en plus de monde aussi bien par sa profession que par le réseau français, m'informa un jour qu'une célèbre peintre de Paris de passage à Venise était à la recherche d'une fillette qui parlât français pour tenir compagnie à sa fille de huit ans. Tu en avais sept. Je ne t'avais encore jamais laissée avec des étrangers, mais quand j'appris que cette peintre s'appelait aussi Elisabeth, il me sembla que c'était bon signe et je te présentai à cette dame ; c'est ainsi que tu fis la connaissance de Julie Lebrun, avec qui tu devins amie. C'était charmant de vous voir ensemble. Elle n'était pas particulièrement douée pour le dessin, mais vous passiez des heures à jouer avec les pastels de sa mère, et j'étais heureuse que tu découvres cet univers si différent. Vos jeux me donnaient des occasions régulières de rencontrer madame Vigée-Lebrun, ainsi que le graveur français avec qui elle visitait la ville. Ils parlaient d'art mais aussi des fâcheuses nouvelles de Paris en ce printemps 1792, et je compris qu'elle n'était pas là simplement pour accomplir son Grand Tour comme les autres peintres de passage, mais qu'elle fuyait les événements terribles de cette Révolution qui mettait la France à feu et à sang.

Je ne sais si ces bouleversements politiques eurent un quelconque effet sur notre procès, mais les juges patriciens se montraient de plus en plus hostiles à mes relances. L'aristocratie semblait plus soucieuse que jamais de préserver ses privilèges, surtout dans ces années de crise financière qui ruinait les grandes familles les unes après les autres. C'est à grand peine que mon avocat parvint à dégeler la situation. Le vote final fut arraché de haute lutte : la sentence favorable précédente ne fut confirmée qu'à une voix près. Mais elle fut confirmée, et tu reçus les aliments et la dot qui t'étaient dus. L'heureux mariage qu'ils te permirent furent ma victoire, et ton bonheur ma plus belle récompense. Si on nous avait prédit à ta naissance que tu épouserais un financier genevois, nous aurions cru à une raillerie !

La suite tu la connais : quand Madame Vigée-Lebrun annonça son départ pour Vérone puis Turin, je sus que je ne pouvais laisser passer cette occasion. C'est avec joie qu'elle nous invita à faire route avec elle, ravie que Julie et toi puissiez continuer à vous tenir compagnie. Si quitter les Arquier fut un déchirement, je garde un souvenir merveilleux de ce voyage. La première Elisabeth me fit renaître à la vie ; la seconde à la liberté. Le regard gracieux qu'elle posait sur les paysages, les personnes et la vie semblait enchanter les choses, arrêter le temps et frayer des passages insoupçonnés au milieu des obstacles. Je fus peinée qu'arrivée à Turin, elle s'entichât de repartir pour Vienne. Nous les quittâmes donc, à regret. De là, le Ciel permit la suite que tu connais. Il fallut certes quelque culot pour s'installer seule avec une enfant dans un monde inconnu. Mais tout ce que j'ai eu comme courage dans la vie, ce sont ces deux femmes qui me l'ont inspiré. J'espère que tu transmettras à ton tour cet exemple à tes enfants.

J'aimerais tant te parler encore, mais mes forces me quittent et Maria doit prendre du repos. Adieu ma chérie, ma vie, ma joie. Embrasse pour moi l'enfant quand il naîtra. Si c'est un garçon, j'aimerais, si ton mari en est d'accord, que tu l'appelles Marin en mémoire de ton père. Si c'est une fille, j'aimerais que tu lui donnes le nom d'Elisabeth. Mais fais comme tu veux, sois heureuse et vis !

Ta maman qui t'aime,

Genève, 21 mars 1803